

Amérique latine

Alain Rouquié

Amérique latine

Introduction à l'Extrême-Occident

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-123374-2
(ISBN 2-02-009770-2, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 1987, 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

Élaboré en grande partie dans le cadre de la Fondation nationale des sciences politiques, *alma mater* pour moi, s'il en est une, cet ouvrage procède largement de mes enseignements à l'Institut d'études politiques de Paris. Il doit donc beaucoup à ses étudiants.

Il n'aurait jamais vu le jour sans la stimulante confiance d'Olivier Bétourné.

Enfin Stéphanie a fait bien plus que supporter mes errances latino-américaines, partager mon nomadisme et discipliner mon style, ce qui est déjà beaucoup.

A.R.

Avant-propos

L'Amérique est, depuis Colomb, le continent des malentendus. L'amiral cherchait la route des Indes, il découvrit les Indiens, c'est-à-dire le Nouveau Monde. Un monde qui reste encore bien neuf. L'éclosion permanente des clichés et des mythes qu'il suscite, tiers-mondistes ou libéraux, en atteste. Si le bon révolutionnaire y a succédé au bon sauvage, le capitaine d'industrie héros du développement sans entraves y remplace aujourd'hui le défricheur ou le pionnier. Les Portugais ne disaient-ils pas au XVII^e siècle qu'« au sud de l'équateur il n'y a plus de péché » ? C'est peut-être là une des raisons de s'intéresser à l'« autre Amérique ». Ce n'est pas la seule. On ne peut désormais ignorer le poids de cette classe moyenne de l'ordre planétaire. Plus de 1 100 milliards de dollars de PIB et 570 milliards de dette extérieure la distinguent d'autres continents. Plus de 450 millions d'habitants, 610 millions selon toute probabilité en 2005. Autant de données qui ne relèvent pas du seul exotisme. A cette date les deux plus grandes villes de la planète seront Mexico et São Paulo. Triste record, certes, que ces mégapoles congestionnées et monstrueuses. Mais le géant brésilien avec ses 150 millions d'habitants, le Mexique, puissance pétrolière et industrielle de plus de 90 millions d'âmes aux portes des États-Unis, une Argentine au territoire égal à celui de l'Inde donnent raison désormais au titre prophétique du livre que publiait en 1954 Tibor Mende : *L'Amérique latine entre en scène*.

Cette Amérique est bien plus encore. Elle a du sens, sinon un sens pour nous autres Occidentaux. Certes la proximité culturelle ne fait pas recette. Alors même que cet Extrême-

Occident ne saurait nous être étranger, cette familiarité est suspecte. Ces « civilisations » trop proches ne mériteraient pas d'être objet de curiosité scientifique. Ni les religions, ni les systèmes de parenté ni les langues et les cultures ne nous éloignent de la vieille Europe. C'est pourquoi peut-être, s'il est respectable dans nos écoles d'être sinologue ou islamiste du présent, l'« américaniste » ne peut sans déchoir que se pencher sur les mystères précolombiens ou les aborigènes présumés sans histoire. Quand des voix autorisées parlent des « peuples américains », il ne s'agit jamais des Uruguayens ou des Costariens mais des Apaches, des Onas ou des Jivaros.

Parce que au commencement était l'Indien, le sentiment de familiarité qu'éveille cette Amérique plus métisse qu'elle ne l'avoue est à la fois significatif et insignifiant. Il n'est que trop facile de se laisser leurrer par le décor en trompe l'œil de ces civilisations déduites et mimétiques. L'absence d'exotisme radical et d'incommunicable particularisme ne saurait nous cacher le décalage subtil, la dissonance éclairante de ce que Lucien Febvre appelait justement le « laboratoire latino-américain ». Bien plus, c'est une différence intelligible que nous propose précisément cette Amérique qui ne se dévoile qu'en nous renvoyant à nous-mêmes. « Le Brésil m'a rendu intelligent » : ce mot profond de Fernand Braudel à la fin de sa vie n'est nullement une boutade. La similitude des catégories et des valeurs, loin d'affadir des processus sociaux ou des réalités politico-culturelles « autres », contraint l'observateur à une démarche comparative permanente, facteur de rigueur et de réalisme. Faire pousser une même institution sur deux terroirs différents ne relève-t-il pas de la méthode expérimentale ?

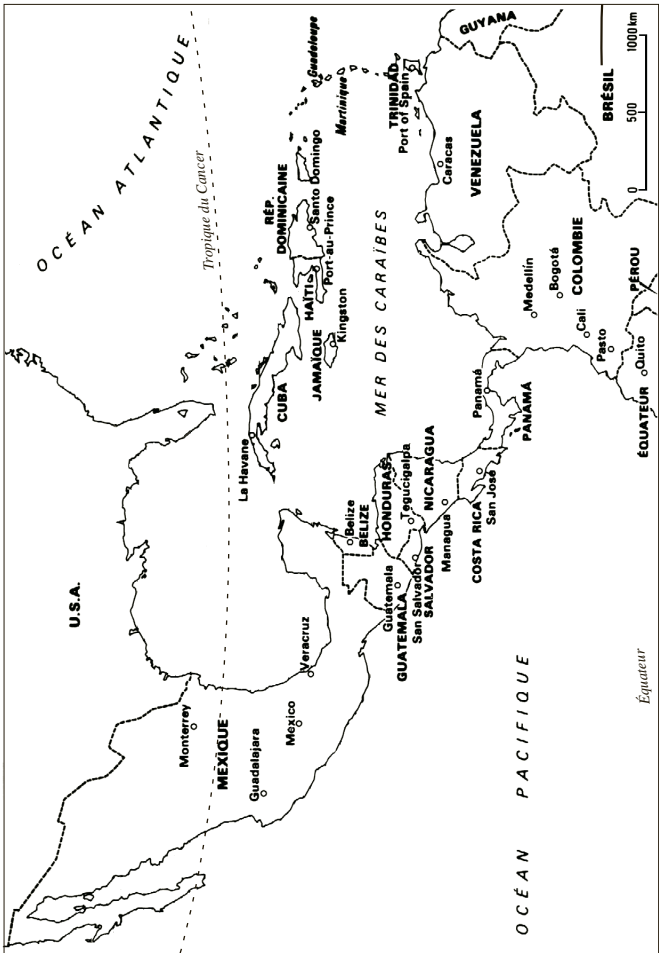
C'est pourquoi ce livre se prête, croyons-nous, à deux lectures. L'une informative, immédiate, utilitaire. L'autre plus exigeante, certains diraient heuristique parce qu'elle peut, sinon apporter son grain de sable au savoir cumulatif qui constitue la science des sociétés, du moins nourrir une réflexion.

Parce que cette Amérique vaut le détour, et que j'ai cru bon depuis longtemps déjà de la prendre au sérieux et de la respecter, le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici un « livre catastrophe » complaisant ni une cathartique hagiographie de

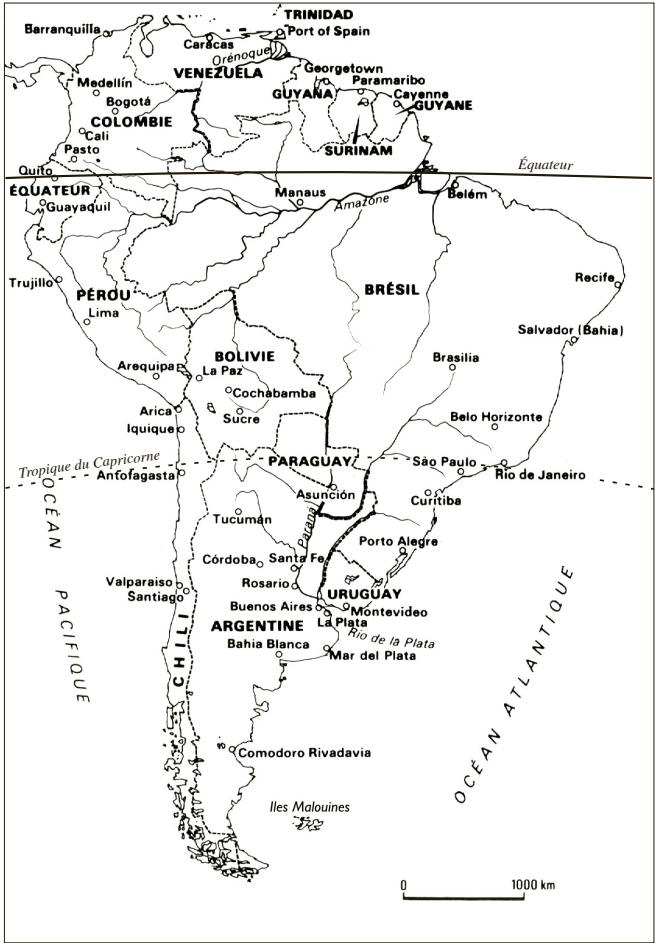
la misère. Pas même un essai qui défendrait une thèse bouleversante et univoque. Cet ouvrage tient plutôt d'ailleurs du manuel. Mais je prise trop la modestie intellectuelle pour penser qu'il s'agit là d'un traité de « sociologie de l'Amérique latine », encore moins d'une tentative d'« explication » du sous-continent. Plus simplement, après avoir parcouru pratiquement tous les pays d'Amérique latine, vécu longuement dans deux ou trois et étudié plusieurs d'entre eux, j'ai senti la nécessité de faire le point de mes recherches souvent exposées dans des travaux spécialisés, de nos savoirs et parfois de nos ignorances, c'est-à-dire aussi des débats sur l'Amérique latine contemporaine. J'espère qu'on ne trouvera pas prématuré d'avoir tenté cette provisoire et précaire synthèse après un quart de siècle consacré à déchiffrer l'« Amérique malheureuse ». Peut-être était-il outrecaudant de vouloir trop embrasser, en allant de la géographie aux sociétés, des problèmes économiques aux idéologies, de l'histoire à la diplomatie. Je n'ai nullement le sentiment pourtant d'être sorti du territoire qui est habituellement le mien, celui du politologue. Cette introduction à l'Amérique latine qui s'aventure sur les marges de diverses disciplines est essentiellement politique, au sens où l'on parle de géographie et d'économie politiques.

Ce livre est écrit comme la plupart de ceux qui l'ont précédé dans une perspective comparative, la seule adaptée aux réalités latino-américaines. Mais je me suis refusé une fois de plus à aligner des monographies nationales. Ce procédé de présentation répétitif et confortable ne convenait nullement à mon propos. D'ailleurs, s'il gagne parfois en information il perd en compréhension. André Siegfried écrivait très justement à propos de l'Amérique latine : « Les pays particuliers doivent, je le crois, s'expliquer en fonction du continent auquel ils appartiennent ; on découvre alors [...] des points de vue généraux qui éclairent les points de vue particuliers. Il convient donc quand on étudie un pays de savoir s'élever au plan continental [...] »¹. » C'est pourquoi

1. Siegfried (André), Préface à : Lauwe (Jacques), *L'Amérique ibérique*, Paris, Gallimard, 1938, p. 2.



Isthme d'Amérique centrale



L'Amérique du Sud

l'approche choisie est transversale ; autant dire qu'elle fuit les généralisations superficielles et les extrapolations approximatives pour rechercher les différences significatives², ou les concomitances explicatives dans l'espace et dans le temps. Je me suis parfois demandé si ce n'était pas la dernière fois qu'une appréhension globale et comparée du sous-continent se révélait opératoire. L'Amérique latine comme unité de destin n'appartient-elle pas désormais au passé ? L'éclatement du sous-continent, la divergence des cheminements nationaux ne sonnent-ils pas le glas des parallélismes historiques indéniables et des tendances continentales lourdes ? Je n'ai pas trouvé de réponse à ce problème mais je n'ai pas non plus tenté de l'éluder. Il est même au centre de ce livre, parmi d'autres qui paraîtront moins abstraits et plus chargés de conséquence au lecteur : l'indépendance, le développement, la démocratie. A ceux-ci, il ne viendrait à personne l'idée de fournir une réponse unique et globale.

Ce que perd désormais l'Amérique dite latine en unité, elle le gagne sans doute en universalité. N'en déplaise aux amateurs de dépaysement, ce sont nos problèmes grossis, hypertrophiés, dramatisés que nous y retrouvons. C'est pourquoi, comme il y a cinq siècles, ce nouveau monde a beaucoup à nous apprendre. Puisse ce livre apporter sa modeste contribution à cet échange.

Pour faciliter la lecture et la consultation de ce livre, j'ai réduit au minimum l'appareil critique. A la fin de chaque chapitre le lecteur pourra puiser dans les orientations bibliographiques sommaires des compléments ou un contrepoint au contenu de l'ouvrage. J'ai volontairement choisi parmi les titres les plus accessibles, notamment d'auteurs français. Juste dette envers mes collègues et maîtres et hommage mérité – sans chauvinisme aucun – envers une école « latino-américaniste » de qualité dont les travaux suscitent le respect outre-Atlantique.

2. Voir Dore (R.P.), « Latin American and Japan Compared », in Johnson (J.J.), *Continuity and Change in Latin America*, Stanford (Cal.), Stanford University Press, 1962, p. 227-249.

Introduction

QU'EST-CE QUE L'AMÉRIQUE LATINE ?

Il peut sembler paradoxal de commencer à traiter d'une « aire culturelle » en évoquant la précarité de sa définition. Pour aussi singulier que cela puisse paraître, le concept même d'Amérique latine fait problème. Il n'est donc pas inutile de tenter de le préciser, d'en rappeler l'histoire voire d'en critiquer l'usage. D'utilisation courante aujourd'hui dans la plupart des pays du monde et dans la nomenclature internationale, il n'a guère le bénéfice de la rigueur. Un peu à la manière du plus récent et très ambigu « Tiers Monde », ce terme semble être parfois une source de confusion plutôt qu'un instrument de délimitation précis.

Qu'entend-on géographiquement par Amérique latine ? L'ensemble des pays d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale ? Certes, mais le Mexique appartient selon les géographes à l'Amérique du Nord. Peut-être pour simplifier doit-on se contenter d'englober sous cette dénomination les nations au sud du rio Bravo ? Mais alors il faudrait admettre que la Guyana et Belize où l'on parle anglais et le Surinam néerlandophone font bien partie de l'Amérique « latine ». A première vue il s'agit bien d'un concept culturel. Et l'on serait porté à penser qu'il recouvre exclusivement les nations de culture latine de l'Amérique. Or, bien qu'avec le Québec le Canada soit infiniment plus latin que Belize et tout autant que Porto Rico, État libre associé des États-Unis, personne n'a jamais pensé à l'inclure, même au seul niveau de sa pro-

vince francophone, dans le sous-ensemble latino-américain.

Au-delà de ces imprécisions, on pourrait penser découvrir une identité sous-continentale forte, tissée de solidarités diverses, qu'elles se réfèrent à une culture commune ou à des liens d'autre nature. Mais la diversité même des nations latino-américaines risque de faire bon marché de cette justification. La faible densité des relations économiques, voire culturelles, de nations qui pendant plus d'un siècle de vie indépendante se tournèrent le dos en regardant délibérément vers l'Europe ou l'Amérique du Nord, les énormes disparités entre pays – autant sous l'angle de la taille que du potentiel économique ou du rôle régional – ne favorisent pas une réelle conscience unitaire, en dépit des flots de rhétorique obligée que ce thème ne cesse de provoquer.

C'est pourquoi on s'interroge sur l'existence même de l'Amérique latine. De Luis Alberto Sánchez au Pérou à Leopoldo Zea au Mexique, les intellectuels se sont posé la question sans fournir de réponse définitive. Ce qui est en cause n'est pas seulement la dimension unitaire de la dénomination et l'identité qu'elle renferme face à la pluralité des sociétés de l'Amérique dite latine. Car, à ce compte, il suffirait pour mettre l'accent sur la diversité, et éviter toute tentation généralisante, de tourner la question en parlant, comme on l'a d'ailleurs fait, des « Amériques latines¹ ». Cette formule a l'avantage de reconnaître l'une des difficultés, mais au prix d'accentuer la dimension culturelle. Or c'est elle aussi qui fait question.

1. Depuis le fameux numéro des *Annales* de 1949 (4), sous-titré « A travers les Amériques latines », cette formule a été largement utilisée par tous ceux qui souhaitaient mettre l'accent sur les particularités nationales en fuyant les plates généralités. Ainsi les *Cahiers des Amériques latines* que publie l'Institut des Hauts États de l'Amérique latine de Paris, ou l'ouvrage classique de Marcel Niedergang sur *les Vingt Amériques latines* (Paris, Ed. du Seuil, 1962).

Pourquoi latine ?

Cette étiquette largement acceptée aujourd'hui, que recouvre-t-elle ? D'où vient-elle ? Les évidences du sens commun s'évanouissent vite au regard des faits sociaux et culturels. Sont-elles latines, ces Amériques noires décrites par Roger Bastide ? Latines, la société du Guatemala où 50 % de la population descend des Mayas et parle des langues indigènes, et celle des sierras équatoriennes où domine le quechua ? Latin, le Paraguay guarani, la Patagonie des fermiers gallois, le Santa Catarina brésilien peuplé d'Allemands tout comme le Sud chilien ? En fait on se réfère à la culture des conquérants et des colonisateurs espagnols et portugais pour désigner des formations sociales aux composantes multiples. On comprend ainsi nos amis espagnols et bien d'autres qui parlent plus volontiers d'Amérique hispanique, voire, pour ne pas négliger la composante lusophone dont le gigantesque Brésil est l'héritier, d'Ibéro-Amérique. Car l'épithète latine a une histoire même si Haïti, francophone dans ses élites, peut aujourd'hui lui servir d'alibi : elle apparaît en France sous Napoléon III liée au grand dessein d'« aider » les nations « latines » d'Amérique à endiguer l'expansion des États-Unis. La malheureuse équipée mexicaine fut la réalisation concrète de cette idée grandiose. La latinité avait l'avantage, en gommant les liens particuliers de l'Espagne avec une partie du Nouveau Monde, de donner à la France de légitimes devoirs envers ces « sœurs » américaines catholiques et romanes. Cette latinité fut combattue au nom de l'hispanité et des droits de la mère patrie par Madrid, où le terme d'Amérique latine n'a toujours pas droit de cité. Les États-Unis, pour leur part, opposèrent le panaméricanisme à cette machine de guerre européenne avant d'adopter cette dénomination verticale conforme à leurs desseins et qu'ils ont contribué à répandre.

Latine, cette Amérique conquise par les Espagnols et les Portugais l'est bien, au moins jusqu'en 1930, dans la formation de ses élites où la culture française règne sans partage. Est-ce à dire que cette Amérique n'est latine que par ses

« prépondérants » et ses oligarchies, que l'Amérique du premier occupant et des « sans-importance » (*los de abajo*) qui ne recueille que des miettes de latinité et résiste à la culture du conquérant représente seule l'authenticité du sous-continent ? Les intellectuels des années trente, notamment dans les pays andins, qui découvraient l'indigène oublié, inconnu, l'ont cru. Haya de la Torre, puissante personnalité politique péruvienne, proposa même une nouvelle dénomination régionale : l'« Indo-Amérique ». Elle aura moins de succès que l'indigénisme littéraire dans lequel elle s'inscrit ou le parti politique à vocation continentale auquel Haya donna naissance. L'Indien ne fait pas recette en Amérique auprès des classes dirigeantes. Marginalisé et exclu de la société nationale, il est minoritaire culturellement dans tous les grands États et même dans ceux de vieilles civilisations précolombiennes et de forte présence indigène. Ainsi, selon le recensement de 1980, il n'y avait au Mexique sur 66 millions d'habitants que 2 millions de non-hispanophones et moins de 7 millions de Mexicains connaissant une ou plusieurs langues indigènes. On peut toujours rêver, après Jacques Soustelle, en imaginant un Mexique « qui semblable au Japon moderne aurait pu conserver pour l'essentiel sa personnalité autochtone tout en s'insérant dans le monde d'aujourd'hui ». Il n'en a pas été ainsi, et ce continent est voué au métissage et à la synthèse culturelle.

Pourtant, même dans les pays les plus « blancs » la trame indigène n'est jamais totalement absente et participe nettement à la conformation de la physionomie nationale. Cette Amérique, selon l'expression de Sandino, est bien « indo-latine ».

Si la définition latine du sous-continent ne couvre donc pas intégralement ni adéquatement des réalités multiformes et en devenir, on ne peut pour autant abandonner une étiquette évocatrice reprise aujourd'hui par tous et notamment par les intéressés eux-mêmes (« *nosotros los latinos* »). Ces remarques ne visaient à rien d'autre qu'à souligner que le concept d'Amérique latine n'est ni pleinement culturel ni seulement géographique. Nous utiliserons donc ce terme commode, mais en connaissance de cause, c'est-à-dire sans

ignorer ses limites et ses ambiguïtés. L'Amérique latine existe, mais seulement par opposition et du dehors. Ce qui signifie que les « latino-américains » en tant que catégorie ne représentent aucune réalité tangible au-delà de vagues extrapolations ou de généralisations lâches. Ce qui signifie également que le terme possède une dimension cachée qui en complète l'acception.

Une Amérique périphérique...

A première vue, nous nous trouvons face à une Amérique marquée par la colonisation espagnole et portugaise (voire française en Haïti) qui se définit par contraste avec l'Amérique anglo-saxonne. On y parle donc espagnol et portugais pour l'essentiel, en dépit de florissantes cultures précolombiennes voire de noyaux immigratoires récents plus ou moins bien assimilés. Mais l'absence du Canada (malgré le Québec) dans cet ensemble et le fait que des organismes internationaux comme le SELA ou la BID incluent au nombre des États latino-américains le Trinité-Tobago, les Bahamas et la Guyana² donnent au profil de l'« autre Amérique » une indéniable coloration socio-économique voire géopolitique.

Toutes ces nations, quelles que soient leur richesse et leur prospérité, occupent en effet la même place dans le clivage Nord-Sud. Elles apparaissent en voie de développement ou d'industrialisation et aucune ne fait partie du « centre » développé. Autrement dit, ces pays s'inscrivent au nombre des États de la « périphérie » du monde industriel. Mais ils ont en outre plusieurs particularités communes.

Ils dépendent tous historiquement du marché mondial comme producteurs de matières premières et de biens alimentaires (en cela l'étain de Bolivie n'est pas différent de la noix de muscade de Grenada), mais également du « centre »,

2. Voir par exemple : Banque interaméricaine de développement, *Progress économique et social en Amérique latine*, Washington (rapport annuel).

qui détermine les fluctuations des cours, leur fournit la technologie civile et militaire, les capitaux et les modèles culturels. Particularité marquante et facteur d'unité indéniable, tous ces pays situés dans l'« hémisphère occidental » se trouvent à des degrés divers dans la sphère d'influence immédiate de la première puissance industrielle du monde qui est aussi la première nation capitaliste. Privilège périlleux que ne partage aucune autre région du tiers monde. A cet égard, les 3 000 kilomètres de frontière entre le Mexique et les États-Unis constituent un phénomène unique. Le fameux « rideau de *tortillas* », qui fascine des millions de Mexicains candidats à l'immigration clandestine dans le pays le plus riche de la planète, forme une ligne de démarcation à la fois culturelle et socio-économique lourdement chargée de valeur symbolique.

Peut-être pourrait-on classer parmi les nations latino-américaines tous les pays du continent américain en voie de développement, indépendamment de leur langue et de leur culture, tant il est vrai qu'il ne viendrait à personne l'idée de ranger dans l'opulente Amérique anglo-saxonne les Antilles anglophones ou la Guyana. Tant il est vrai aussi que dans cette zone la politique commande bien plus que la géographie – le président Reagan n'avait-il pas inclus récemment au nombre des bénéficiaires éventuels de son « Initiative du bassin des Caraïbes » (*Caribbean Basin Initiative*) El Salvador qui n'a de façade maritime que sur le Pacifique ? A la limite, pourquoi ne pas suivre ceux qui, au mépris de la géographie, proposent d'appeler « Amérique du Sud » la partie « pauvre » et non développée du continent ?

... qui appartient culturellement à l'Occident

Par rapport au reste du monde en développement la singularité du sous-continent « latin » est aussi éclatante. Il fait partie, pour employer la formule de Valéry, d'un monde « déduit » : une « invention » de l'Europe entrée par la conquête dans la sphère culturelle occidentale. Les civilisations précolom-

Le Brésil au XXI^e siècle
Naissance d'un nouveau grand
Fayard, 2006

À l'ombre des dictatures
La démocratie en Amérique latine
Albin Michel, 2010

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES À SAINT-AMAND (CHER)
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1998. N° 20624 (984067/1)